

DIDIER REPREND DU SERVICE

Résumé de la saison 1 : Didier, 46 ans, est journaliste au Canari libéré, passionné par l'investigation en milieu hostile (couvent peuplé de nymphomanes droguées, campagne truffée de chasseurs à la gâchette facile, rédaction de TF1, etc.) et non dépourvu d'ambitions littéraires (il a rêvé d'être le prochain Truman Capote mais la vie en a voulu autrement). Ce beau, un brin misogyne, considérant qu'une femme est périmée après 35 ans, vit une grave crise existentielle (il a frôlé la mort lors de l'attaque du Carlita au large du Pacifique Sud par des pirates affamés) suite à laquelle il s'éprend d'une jeune Russe, par souris interposées et décide de partir la retrouver. Malheureusement, une fois sur place, il va de mauvaises surprises en mauvaises surprises (la guerre éclate, la belle est une vieille pute édentée sniffant de la colle, il manque de se faire dévorer par des prisonniers oubliés depuis la chute du mur, j'en passe et des meilleures). Il rentre finalement au bercail avec la vieille femme pour trouver son journal en faillite et sa maison incendiée, devient alors logiquement bouddhiste, s'achète une tige orange, devient pote avec Matthieu Ricard et s'installe près de Clermont-Ferrand où il fait vœux de chasteté et vit en vase clos avec sa vieille servante.

Qu'est-il devenu après six mois de ce régime ? Que reste-il de l'homme qu'il était au début de la saison 1 ? A-t-il vraiment renoncé au journalisme ? A l'écriture ? Et surtout aux femmes ? Vous le saurez en lisant la saison 2 de « Didier, petit reporter » !

Depuis six mois, je vivais en moins bouddhiste avec ma vieille servante, Svetlana, souvenir de mon séjour en pays sous-développé, j'avais une vie saine, on ne peut plus saine, trop saine peut-être : vivre en autarcie, couper du bois, faire du troc avec la communauté de gauchistes altermondialistes du village, boire du thé vert, méditer et taper la causette et le carton à l'occasion avec Matthieu Ricard, telle était ma nouvelle existence. J'avais bien essayé de me faire des amis bouddhistes sur un forum Internet mais je m'étais rendu compte un peu tard, c'est-à-dire une fois sur place, que la prétendue soirée méditation n'était qu'un vulgaire plan cul, entre mecs en plus...

L'écriture me manquait, l'enquête de terrain me manquait, les gens me manquaient, la vie me manquait. Il était temps que quelque chose arrive. Ou quelqu'un. Et il est arrivé un samedi matin devant ma porte. Il mesurait à peine un mètre soixante, avait visiblement des origines coréennes et était habillé en jeune mec cool et sportif.

— Salut p'pa.

— Bonjour jeune homme mais je crois que vous faites erreur, vous cherchez qui ?

— Didier, le Didier qui a couché avec ma mère y a 22 ans.

— Putain, merde, j'étais sûr que ça allait me tomber dessus un jour, mais là je m'y attendais pas... Ah oui, bien sûr Barbara.

— Non.

— Christina ?

— Non.

— Ornella ?

— Non plus, essaye encore une fois.

— Oh ça va bien maintenant, tu verras quand t'auras mon âge !

— Alors, langue au chat ?

— Amanda ?

— Gagné.

— Ca y est, ça me revient : Amanda, la Coréenne, stagiaire à Rustica en 85.

— 86.

— Oui, Amanda, 86 : ça me revient, et moi qui croyais que les Asiatiques étaient de vrais glaçons...

— Et vas-y mollo mec, tu parles de ma mère là !

— Pardon, excuse-moi fiston... Mais qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que je dis ? Il faudrait faire un test de paternité pour être sûr. Oh bien sûr, loin de moi l'idée d'insinuer que ta vénérable mère avait de multiples partenaires sexuels mais bon, on sait jamais.

— Tu m'invites à boire un café ou je reste comme un con sur le perron à me cailler les miches ?

Je l'ai tout de suite aimé ce gosse. Cette verve, cet humour pince sans rire, cette intelligence que je sentais poindre sous l'acidité de ses mots : c'était bien mon fils, aucun doute la dessus, mon portrait craché, ce gamin. On allait rattraper le temps perdu et renouer une relation père-fils : il n'est jamais trop tard pour bien faire. En lui disant de s'asseoir sur le canapé, je fus malgré tout pris d'un horrible doute :

— Tu viens pas me demander de l'argent au moins ?

— Ben, puisque t'en parles...

— J'ai plus rien : j'ai tout donné au mouvement bouddhiste pour les Tibétains.

— Non, je viens pour autre chose. J'ai fini mes études de journalisme et je veux fonder mon propre journal...avec toi si tu veux.

— Ca me touche de savoir que je t'ai transmis le virus du journalisme, dis-je en m'asseyant sur l'accoudoir et en essuyant une larmichette avec la manche de ma toge orange, depuis que j'étais devenu végétarien, j'avais des crises de larmes, sans doute dues au manque de viande rouge.

— Oui, enfin c'est surtout ma mère qui me l'a transmis.

— Qu'est-ce qu'elle devient Amanda ? Toujours dans la presse horticole ?

— Non, le gazon plutôt.

— Le gazon ?

— Elle vient de créer le premier magazine français 100% lesbien.

— 100% ? Tant que ça ? Ca fait beaucoup, non ? Tu trouves pas ?

— J'en sais rien, il en faut pour tous les goûts.

— Mais je veux dire, hum hum, dis-je mal à l'aise.

— Oui, quoi ?

— Ben je veux dire, ta mère elle est... ?

— Gouine ? Non, pas vraiment, enfin ça dépend des périodes, je suppose qu'elle est bi, comme tout le monde.

— Attends, tu vas un peu vite là, ta mère baise avec qui elle veut mais tu peux pas dire que tout le monde est bi : je connais plein d'hommes qui sont hétéro à 100%, moi le premier.

— Je m'appelle Romarin.

— Comment ? demandais-je, croyant avoir mal entendu ou que sa langue avait fourché.

— Romarin, tu me l'as pas demandé mais je te le dis, c'est mon nom, Romarin.

— Ah oui ? dis-je gêné. C'est....original, en tout cas.

— Tu sais comment était maman à l'époque avec sa folie des plantes aromatiques, j'ai eu du pot ça aurait pu être ciboulette ou persil.

— T'as raison, fiston, vaut mieux le prendre comme ça.

— Pas trop le choix. Alors t'es d'accord ?

— Pour ton prénom ? Je suppose que c'est trop tard pour que j'ai mon mot à dire.

— Non, pour le journal ?

— Ah ? Tu sais, j'ai raccroché le magnéto depuis l'an dernier. Mais à vrai dire, je songeais à faire mon retour. C'est quoi ton truc ? T'as une idée bien définie ou c'est juste au stade de projet ?

— « Tuer le père » ça s'appelle : un journal moderne ciblé sur les moins de 35 ans, qui s'en prend aux pères dans tous les sens du terme, à la génération d'avant quoi, que ce soit les hommes politiques, les vieux rockers ou les écrivains old school qui puent le rance. T'en penses quoi ?

— Je sais pas, tu me prends au débotté là mais on dirait que ça a du potentiel ton truc, bon bien sûr le titre est un peu choquant mais...

— Mais il faut choquer : le titre c'est déjà une pub en soi, avec un titre comme ça, tous les médias parleront de nous, surtout si le contenu est à la hauteur.

— T'as fait quelque chose déjà ? Une maquette ? Un truc.

— Et comment. Tu me prends pour une baltringue ou quoi, p'pa ?

Nous passâmes la matinée à regarder sur mon ordinateur les nombreux documents qu'il avait mis sur sa clé USB, délaissant mon ami Matthieu Ricard qui devrait se trouver quelqu'un d'autre pour sa partie d'échecs en ligne, de toute façon quel que soit l'adversaire il se faisait toujours un devoir de perdre. Son projet était déjà bien avancé et il tenait la route : la maquette était belle, aérée, moderne et originale, il avait écrit lui-même les douze articles de ce numéro 0 mais à l'avenir il comptait s'attacher les services de collaborateurs — ce sont les mots qu'il employa —, moi donc mais aussi des amis de l'école de journalisme, en particulier sa copine Rose-Marie, une surdouée au fort caractère — du moins, est-ce ainsi qu'il me la présenta mais peut-être était-il juste amoureux, ça lui passerait.

— C'est qui elle ? demanda Romarin quand Svetlana vint nous annoncer que le repas était prêt.

— Une longue histoire, pour aller vite, disons que c'est la femme qui prend soin de moi, elle fait la vaisselle, la cuisine.

— C'est ta bonne ?

— Non, je ne dirais pas ça...surtout que je la paye pas.

— C'est ta femme ? Tu baises avec cette vieille ? Quand je vais raconter ça à maman elle va se marrer je te dis pas !

— Mais non, je la baise pas comme tu dis, c'est autre chose.

— Oui, bien sûr.

— Tu peux pas comprendre.

— Ecoute p'pa, moi je me fous de ce que tu fais de ta vie, du moment que tu m'aides pour mon journal.

— Ca au moins c'est clair.

— J’suis comme ça moi : un mec réglo.

Je le pris comme une attaque personnelle et je m’empressais de répondre du tac au tac :

— Tu sais moi aussi je suis réglo d’habitude, je ne savais pas que ta mère était enceinte, pour être honnête, je sais pas ce que j’aurais fait si j’avais su...

— Tu lui aurais demandé d’avorter et elle aurait dit non et votre histoire se serait terminée là, de toute façon elle a pas été bien longue votre histoire il me semble...

— Le temps de son stage...un mois...moins deux jours : les deux premiers jours de stage on se parlait pas parce qu’elle croyait que j’étais un gros beauf et moi je la prenais pour une fille coincée qui n’aimait pas les hommes...quoi que sur ce point j’avais peut-être pas tort vu l’histoire de son magazine.

— « Entre filles » ça s’appelle.

— Au moins ça ment pas sur la marchandise, c’est honnête.

— Oui, sauf que le plus drôle c’est que d’après la première enquête sur les lecteurs, y a plein de mecs hétéros qui l’achètent ou le piquent à leurs amies lesbiennes.

— Ca m’étonne pas.

— Et toi au fait t’as une femme dans ta vie...à part cette vieille Tchétchène ?

— Non, tu sais j’ai tiré un trait sur les femmes, c’est terminé pour moi : je me retire de la vie sexuelle, dis-je d’un air solennel en essayant d’imiter Lionel Jospin.

— Un vieux queutard comme toi ?

— Eh comment tu parles à ton père, fiston ? Un peu de respect je te prie. J’ai bien profité des joies du sexe, maintenant j’ai tourné la page, je suis bouddhiste, ça se voit pas ?

— Il ne suffit pas de s’enrouler dans un immonde drap orange pour être bouddhiste, je sais qui tu es vraiment moi.

— Et d’où tu me connais ? On se connaissait pas y a 24 heures !

— Tu ne me connaissais pas, moi je te connais très bien, peut-être plus que toi-même, maman m’a tout raconté et j’ai suivi ta carrière : Rustica, *Le Canari libéré*, la prise d’otages sur le Carlita, tout.

— Oui, ben en tout cas les femmes c’est fini je te dis.

— Tu changeras d’avis quand t’auras vu Rose-Marie.

— Quel fils es-tu ? Un pervers ? Tu veux que ton père s’envoie en l’air avec ta copine ?

— J'ai pas dit ça. Je dis juste que t'en auras forcément envie.

— Bon, on devrait aller manger, je crois que Svetlana nous a fait du goulasch.

— Euh, si ça te gêne pas, je crois que je vais plutôt aller m'acheter un kebab en ville et je reviens en début d'après-midi.

— Euh, oui, bien sûr, tu peux revenir en début d'après-midi mais tu sais pas ce que tu rates, c'est pas si mauvais qu'on le dit le goulasch, j'en mange presque tous les jours depuis six mois et je m'en porte pas plus mal.

— Bon ap', dit-il avant de partir, lui, mon fils, mon sang, la chair de ma chair.

Je sentais que j'allais bien m'habituer à mon nouveau statut de père : après tout, on devrait peut-être tous devenir père quand l'enfant est majeur et vacciné, élevé, qu'il a fait ses dents, qu'il ne fait plus dans ses couches, qu'il a passé sa crise d'adolescence et les interrogations existentielles caractéristiques du début de l'âge adulte. On peut alors parler des seuls sujets qui valent la peine qu'on en parle : à savoir la littérature et le sexe. Je remerciai intérieurement Amanda, cette stagiaire coréenne aux dents longues de m'avoir fait ce cadeau inattendu alors que j'arrivai au milieu de ma vie. Un fils. Un projet de journal. Et pourquoi pas se remettre aux femmes ? Les parties d'échecs avec Matthieu Ricard, ça n'arrivera jamais à la cheville d'une bonne partie de jambes en l'air avec une fille inconnue ramassée dans un bar un soir de biture. Amanda, douce Amanda, merci, mille fois merci : tu m'offrais une nouvelle nouvelle vie. Une fois avalé mon goulasch que je n'avais jamais trouvé aussi infect, je me précipitai dans la chambre de Svetlana et bourrais sa valise en carton et ses sacs Tati de ses veilles frusques. Comme je n'étais pas un vrai salaud, je lui rajoutais un œuf dur emballé dans du papier alu. Par respect et parce que je n'ai jamais su la faire moi-même, j'attendis qu'elle ait fini la vaisselle pour lui annoncer son départ imminent :

— Toi partir où tu veux, toi libre, moi changer tout, recommencer nouvelle vie, plus besoin de toi, au revoir.

— Mais mais...goulasch pas bon ?

— C'est pas le goulasch le problème c'est toi. Allez, va-t'en, j'ai fait ta valise. Je t'ai mis un œuf dur.

— Si tu veux moi refaire trottoir, pas problème si toi trouver clients.

— Mais non, allez rentre chez toi, dis-je en lui tendant un vieux torchon pour qu'elle essuie les larmes qui coulaient sur son vieux visage ridé.

— Merci, dit-elle avant de fondre en larmes de plus belle, ce qui m'incita, en grand seigneur, à vouloir lui donner en sus un paquet de Pépito, mais je changeai d'avis en voyant

qu'il ne m'en restait que deux paquets, on les mangerait tout à l'heure avec mon gamin en rêvant à notre journal.

Je l'emmenai illico à la gare avec ma vieille deux-chevaux et une fois que j'eus la certitude que le train était bien parti — je lui avais acheté un ticket pour le premier train qui partait, du coup elle allait vers Tours et Dieu seul sait ce qu'elle pourrait bien foutre là-bas — et qu'elle n'avait pas essayé d'en descendre, je me mis en quête de mon fils, Romarin, dans les rues de la ville. Je le trouvais en train de profiter d'un rayon de soleil pour boire son café en terrasse. Je l'observais de loin, ému de reconnaître qu'on avait le même grain de beauté sur la joue gauche, près du nez.

— Salut, me dit-il en m'apercevant.

— Bien mangé ?

— Oui, ça va et toi ?

— T'avais raison, dégueu le goulasch de la vieille, d'ailleurs je l'ai viré, on va être tranquille pour bosser. Au fait, je pensais à un truc : si tu veux tu peux t'installer à la maison, le temps de mettre en place le journal.

Son silence me troubla et j'en rajoutais une couche :

— Tu peux dire à tes amis de venir et on installera des bureaux dans la maison, on a besoin de quoi, des ordinateurs, c'est à peu près tout, non ?

— Ca tombe bien que tu dises ça parce que Rose-Marie arrive ce soir avec la fourgonnette et elle a promis de m'apporter mes affaires.

— Mais comment tu savais que j'allais te le proposer ?

— Je te connais comme ma poche, je te dis.

— Bon, ben on n'a plus qu'à rentrer à la maison, à faire un peu de rangement et à préparer une chambre.

— Ouais j'ai eu plein de nouvelles idées de rubriques et de sujets d'articles.

L'après-midi se passa sans problème : mon fils et moi mangeâmes les pépitos en planchant sur la réécriture des articles qu'il avait déjà rédigés, concernant notamment les vieux cons de la politique française, les vieux cons du rock mou, les vieux cons de la littérature blette et les vieux cons de la télé glauque. Le soir, je fis moins le malin en m'apercevant que je n'avais aucune idée de ce qu'on allait manger, cette saloperie de Svetlana n'ayant pas pris la peine de nous préparer un petit plat à réchauffer avant de mettre les voiles.

L'arrivée de Rose-marie fût tonitruante au sens propre : elle klaxonna comme une dingue au volant de sa fourgonnette, nous faisant sursauter tandis que nous envisagions le

gosse et moi de faire une rubrique sexologie, cherchant à qui nous pourrions nous adresser. Rose-Marie, au premier coup d'œil, n'avait rien d'extraordinaire : ni belle, ni moche, ni grosse, ni maigre, ne faisant pas spécialement d'effort pour être jolie (ni bijoux, ni maquillage, fringues presque unisexes) et je me demandais carrément ce que mon fiston, plutôt beau mec malgré sa petite taille, pouvait bien lui trouver. Et puis elle parla et tout changea. Cette fille avait une voix magnifique et elle ne parlait pas pour ne rien dire — comme le font si souvent les femmes, surtout à son âge —, elle avait un humour ravageur qui la rendait follement attirante, je n'aurai jamais cru que cela fut possible. La soirée fut très amusante : Rose-Marie nous raconta son stage de fin d'étude à *Minute* :

— T'as fait un stage à *Minute* ? dis-je éberlué. T'es faché toi, t'en a pas l'air pourtant ?

— Faut pas se fier aux apparences, j'ai ma carte du F.N.J.

— Tu déconnes ?

— Oui, bien sûr que je déconne. T'es bien crédule pour un journaliste, Didier sans vouloir t'offenser.

— Raconte-moi ce stage au lieu de te foutre de moi.

— Il me manquait deux semaines de stage pour avoir mon diplôme alors j'ai frappé à toutes les portes mais y avait déjà des stagiaires partout, à *Charlie*, au *Canard enchaîné*, à *Siné Hebdo*, alors j'ai essayé *Minute* et bizarrement y avait pas de stagiaires et ils m'ont prise.

— Et comment ça s'est passé ?

— Ca s'est passé en tout cas mais j'ai jamais trouvé le temps si long : pour avoir une bonne appréciation, je leur ai balancé des bobards énormes et ils ont tout gobé, ces cons.

— Quoi par exemple ?

— J'ai dit que mon grand-père était pote avec Le Pen en Indochine et qu'ils faisaient des concours à celui qui buterait le plus de niakoués. Le mieux ça a été le dernier jour : j'ai loué un costume de nazi et j'ai défilé dans tous les bureaux avec les discours d'Hitler en fond sonore, qu'est-ce que j'ai rigolé !

— Et eux ils ont dit quoi ?

— Y en a un qui a fait une crise cardiaque et ils ont du appeler le S.A.M.U.

— T'es une marrante toi, dis donc.

— On essaye, faut bien sinon...

Son regard se voilà soudain de tristesse et je changeais brutalement de sujet, assez maladroitement il est vrai :

— Rose-Marie, un pépito ?

En allant me coucher ce soir-là, je me dis qu'en effet cette fille là n'était pas n'importe qui et que mon fils l'avait bien choisie mais j'espérais qu'il n'allait pas faire de moi un grand-père trop vite : je commençais à peine à m'habituer à mon rôle de père alors fallait y aller mollo.

Le lendemain, au petit matin, alors que les tourtereaux dormaient encore et que j'avalais mon café noir, je crus halluciner en voyant une Mercedes pénétrer dans ma propriété et se garer devant la porte. Une femme fringuée comme une agent du F.B.I. dans une série américaine — pantalon noir, chemisier blanc, escarpins noirs — en sortit et je mis un moment à reconnaître en elle la petite stagiaire timide d'autrefois, pas maquillée et toujours en jean et vieilles baskets pourries.

— Salut Amanda, comment vas-tu ? dis-je d'un air qui se voulait décontracté.

— Bien, très bien. Didier, j'ai un truc à te dire : Romarin n'est pas ton fils, c'est celui de David, ton meilleur ami à l'époque si je me souviens bien.

— David ? Le binoclard qui était déjà chauve à 25 ans et qui bégayait à un point insupportable ?

— C'était un super bon coup, je te signale, bien meilleur que toi.

— Et merde. T'as couché avec tout le journal en un mois de stage ?

— Non, qu'avec vous deux, mais c'est vrai que c'était peut-être un de trop.

Je fis semblant de ne pas relever la perfide allusion et me concentrais sur mon fils qui n'était plus mon fils et sur tous les projets qu'on avait échafaudés depuis la veille. Justement, il choisit ce moment-là pour arriver :

— Maman, qu'est-ce que tu fais là ?

— Didier n'est pas ton père, Romarin.

— Merde et c'est qui alors ?

— Un binoclard qui ne doit plus avoir un poil sur le caillou depuis longtemps, dis-je avec amertume.

— Ah, bon..., commenta-t-il perplexe.

— Et le journal alors, Romarin, on fait comment ? On arrête tout ou quoi ? dis-je tout penaud.

— On continue si t'es d'accord : père ou pas, j'ai envie qu'on bosse ensemble, moi.

— Ok, gamin, à défaut d'être ton père biologique, je serai ton père spirituel.

— Bon, les mecs, désolée de vous interrompre dans vos touchantes déclarations mais j'ai pas fait 300 bornes en bagnole pour rester sur le perron.

— Oui, bien sûr, rentre prendre un café.

— Attends, je vais chercher mes affaires.

— Tes affaires ?

Elle ne me répondit pas et sortit du coffre de sa voiture deux énormes valises Vuitton.

— Tu pars en vacances ?

— Oui, chez toi, ça te dérange pas au moins ? La maison est grande. Je me suis dit que quelques jours à la campagne, loin du tumulte parisien, me feraient un bien fou. Et puis j'en peux plus de toutes ces lesbiennes en chaleur, j'ai besoin d'une ambiance masculine, phallocratique, alors comme Romarin était là, je me suis dit que...en souvenir du bon vieux temps...mais c'est quoi cette immonde toge orange ? C'est pas Carnaval !

Je vis tout de suite qu'Amanda et Rose-Marie se détestaient, enfin pour être précis c'était plutôt la première qui jalousait la seconde qui préférait l'éviter pour ne pas aller au clash qui paraissait pourtant inévitable entre ces deux femmes au fort caractère. C'était clair, elle se fuyait. Du coup, quand après le repas de midi, elle annonça qu'elle allait faire un tour en ville, aucun de nous ne broncha.

Nous passâmes l'après-midi à discuter, Amanda et moi, pendant que Romarin faisait mumuse sur l'ordinateur : on aurait dit presque une vraie famille, si l'on fermait les yeux sur ma toge, l'âge du bambin et le fait que nous étions sans cesse interrompus par des SMS porno que recevait Amanda et que je lisais par-dessus son épaule avec délectation.

— C'est ta copine ?

— Mais non, Ducon, c'est une collaboratrice du journal qui m'envoie le brouillon de la nouvelle érotique que je lui ai demandé pour le prochain numéro.

— Et sinon, toi au niveau sentimental, en ce moment...? me hasardais-je.

— Oh la routine, mon ex en est à sa troisième tentative de suicide et je viens de découvrir que je couchais depuis deux ans et demi avec un homme marié père de 3 enfants.

— Et il te l'avait pas dit ?

— Non, c'est marrant, ça fait partie des détails qu'il avait oublié de me dire.

— Et il t'avait menti sur d'autres trucs ?

— Oh, le coup classique, il prétendait être journaliste free lance pour plein de journaux top tendance genre *Têtu* ou *Technickart* alors qu'en réalité il était représentant en touillettes, à l'international d'accord mais enfin représentant en touillettes quand même.

— Moche.

— Ouais.

Dans la soirée, nous eûmes des mots concernant la conception du métier de journaliste : je prônais l'enquête de terrain avant tout quand Romarin, Amanda et même Rose-Marie pour une fois d'accord avec sa « belle-mère » me traitaient de vieux ringard. J'exigeais d'avoir les deux pages centrales du journal pour un article de fond à chaque numéro : l'occasion pour moi de reprendre du service, Didier était de retour aux affaires et ça allait chier des bulles.

Ca tombait bien, j'avais une idée impec pour notre numéro 0 : essayer de percer à jour la mystérieuse Cellule 72 qui avait envoyé en moins de trois mois douze lettres de menace — avec munitions de kalachnikov — à des personnalités du monde (plus ou moins) politique, soit Valéry Giscard d'Estaing, son fils, la veuve d'Yves Mourousi et le neveu de Nadine Morano. La police était sur les dents, et avait coffré une tripotée de vieillards innocents qu'elle avait rapidement dû relâcher. Quant à moi, je n'étais pas dupe : cette attaque en règle de seconds couteaux semblait être l'œuvre de vieux en cours de décomposition, mais ce n'était qu'une ruse, de jeunes margoulins étaient sans nul doute à l'origine de la Cellule 72.

Dans l'heure suivante, je déboulais dans l'épicerie tenue en ville par les altermondialistes que j'avais à la bonne, une baguette à la main (Amanda m'avait expressément réclamé une baguette) persuadé que leur bonhomie de façade cachait les plus coupables activités anarcho-autonomes, sans doute en lien étroit avec Al-Quaida et la branche dure de la CGT.

— Salut, les amis, ça roule ? J'aurai besoin de cinq cents grammes de quinoa, quatre steaks de soja et une salade de pissenlits.

— Ok, chef, répondit un jeune à dreadlocks, qui alla au super ralenti me chercher ma bouffe immonde.

J'en profitais pour enclencher le bouton « record » de mon magnéto subtilement dissimulé dans ma poche de jean ; quand je relevai la tête, je vis une ravissante créature en mini-jupe qui me toisait derrière un rayon, sans doute impressionnée par ma personne.

— Qu'est-ce tu fais avec ça ? me dit-elle en venant vers moi.

— Bah, rien, c'est qu'une baguette.

— C'est Didier ton nom, hein ?

— Ouais, et toi ? Séverine, je parie !

— Tu bosses pour le gouvernement ?

— Quoi ? Non, pas du tout, enfin j’ai participé à une croisière sur le yacht de Sarkozy mais c’était purement occasionnel.

— Banzai, attrapez-le ! hurla un bougre dans mon dos en me jetant un filet de pêche dessus tel un vulgaire thon blanc.

La suite est confuse : avant de m’évanouir, je me rappelle juste d’un déluge de coups, de vieilles sandales s’écrasant sur ma tronche et de Séverine (ou quel que soit son nom) m’arrachant sauvagement mon magnétophone en faisant fi de mon équipement journalistique de haut vol.

Quand je revins à moi, je me réjouis d’abord d’être en vie, puis compris le caractère extrêmement préoccupant de ma situation : j’étais saucissonné avec du scotch triple épaisseur sur une chaise, dans une remise bourrée de produits bio, la Cellule 72 m’avait eu et m’exécuterait sous peu en tant qu’agent infiltré du gouvernement, peut-être en me décapitant en direct sur Internet tel un journaliste américain capturé en Irak ou un épi de maïs transgénique : aussi étonnant que cela puisse paraître, je restais stoïque car j’avais toujours su que ça finirait comme ça. A côté, j’entendis les jeunes se disputer à mon sujet :

— Je savais bien qu’il était pas net ce mec, le coup de la toge orange, on me la fait pas à moi, il avait autant l’air d’un bouddhiste que moi d’un jeune UMP, c’est dire !

— Mais attends il avait l’air cool à la soirée mai 68, on avait bien picolé et fumé ensemble, il nous avait même prêté ses disques de Grateful Dead.

— Il connaît mon nom, putain, il sait que je m’appelle Séverine, c’est forcément un espion du ministère de l’Intérieur, puis pourquoi il aurait un magnéto sinon ? Il doit avoir des infos sur nous, on va finir en taule comme ces brêles de Tarnac !

— Y’a qu’une solution, il en sait trop, faut qu’on le bute : il a sûrement des preuves pour les lettres, on aurait dû se méfier plus tôt, merde !

— On peut pas couper la poire en deux, si on lui tranchait un doigt comme le baron Empaing ?

— Ta gueule, Séverine ! Faut le crever et basta !

Je regrettais de n’avoir rien confié de mon ancienne vie de journaliste à ces trouduc ; désormais, mes explications passeraient pour un baratin bien dégueulasse et je serai sans doute torturé afin que j’avoue je ne sais pas quoi. Il fallait que je me barre fissa : heureusement, j’avais échangé ce matin ma tenue de bouddhiste contre celle de journaliste infiltré dans le milieu terroriste de province, raison pour laquelle j’avais au doigt ma bague tête de mort sculptée dans une lame de rasoir, ancien cadeau offert par des Hell’s Angels au

grand cœur durant une de mes précédentes enquêtes. Je parvins à me libérer une mimine, puis à couper mes liens en scotch : profitant de ce que les membres de la Cellule 72 discutillaient toujours, je pris la fuite par la porte de derrière en volant au passage une boîte de cassoulet végétarien, prêt à tenter de nouvelles expériences.

De retour chez moi, légèrement commotionné et impatient de goûter mon cassoulet, je fis face à l'innommable : des traces de pneu souillaient mon jardin potager, on avait roulé sans vergogne sur mes plants de tomates. Ma porte était ouverte, furax je courrais au salon qui était vide, les ordinateurs avaient disparu. Où était mon fils, sa mère et sa copine ? Kidnappés par la Cellule 72 ? Comment avaient-ils fait ? Pour me remettre de mes émotions, j'envisageais de me faire un sandwich et découvris avec horreur que mon frigo aussi avait été pillé. C'en était trop ! J'enrageais et me mis à sangloter quand j'entendis des bruits suspects provenant du placard à balais ; armé d'une pelle à tarte, je l'ouvris d'un coup sec et tombai sur Romarin, Rose-Marie et Amanda, bâillonnés et attachés avec des cordes.

Dix minutes plus tard, alors que j'avais mis mon cassoulet à cuire, ils m'expliquèrent ce qui s'était passé :

— Tout est allé très vite, dit Romarin, j'étais au salon en train de travailler quand j'ai eu un petit creux, je suis allé à la cuisine et j'ai vu deux types costauds habillés en noir avec des cagoules puis j'ai été assommé. A mon réveil, j'étais attaché dans le placard avec elles.

— J'ai rien compris, dit Rose-Marie, on m'a attaquée par derrière, j'ai rien vu.

— Pareil pour moi, dit Amanda.

— Ils ont été super discrets, renchérit Romarin, je sais pas comment ils ont fait pour entrer.

— Sûrement des pros, dis-je, la serrure n'a pas été forcée. En tout cas, ils nous ont piqué tout notre matos, faut absolument qu'on les retrouve sinon notre mag' est foutu ! Romarin, suis-moi, on part en ville retrouver ces salopards !

— Et nous, on fait quoi ? demanda Rose-Marie.

— Gardez mon cassoulet au chaud, dis-je avant de partir.

Alors que nous repartions pour l'épicerie bio de ces connards de terroristes de gauche — ils avaient dû voler les ordinateurs en pensant que je détenais des informations sur eux —, je pilais soudain devant un bar.

— C'est pas le moment de picoler ! dit Romarin.

— Regarde ! dis-je en pointant du doigt une camionnette noire maculée de boue dont les roues comportaient encore les stigmates du saccage, soit les restes lacérés de mes plants de tomates. C'est le fourgon de merde qui est venu à la maison !

En nous approchant de la camionnette immatriculée en région parisienne, nous vîmes à l'intérieur l'intégralité de notre matériel informatique.

— C'est bon, on la fait démarrer en touchant les fils et on se casse, dit Romarin.

— T'as une formation de voleur de caisses ?

— Je suis un touche-à-tout, tu sais.

— Attends, faut savoir à qui elle appartient, dis-je en faisant parler mon expérience.

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur du bar et vis au comptoir trois fameux malabars visiblement Coréens ou Indochinois, qui ressemblaient étrangement à mon fils ayant fait une cure d'anabolisant.

— Tu m'as pris pour une buse, c'est toi qui as monté le coup ! dis-je en attrapant Romarin par le col.

— Mais non, p'pa, tu te goures, j'y suis pour rien, pourquoi j'aurais fait ça ?!

Je le reposai, frappé d'une illumination.

— Putain, je sais ce qui s'est passé ! dis-je paniqué. Fais démarrer le fourgon, faut qu'on retourne à la maison en six-quatre-deux !

Romarin ouvrit la porte du van après avoir cassé la vitre avec une pierre : l'alarme se déclencha, je sautai à l'intérieur et les trois Coréens sortirent du bar en se ruant vers nous.

— Démarre, putain, démarre !

— Tu crois que j'fais quoi, bordel ! répondit Romarin en parvenant à provoquer une étincelle entre deux fils dénudés.

La camionnette démarra : il fit une violente marche arrière, emboutissant une très moche Twingo fuchsia et plia les gaules sous les yeux exorbités des trois Bruce Lee bobybuildés de bas étage. De retour chez moi, je m'attendais à découvrir le pire et je ne fus pas déçu : entrant à pas de loup, mon fils derrière moi, je surpris Amanda étreignant fougueusement Rose-Marie sur la table de la cuisine !

— Et mon cassoulet, putain ?! dis-je en voyant qu'il était toujours sur sa plaque, sans même un couvercle pour le garder au chaud.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'éberlua Romarin. Maman, Rose-Marie, vous êtes ensemble ?

— Mais non, mon chéri, ne te méprends pas, c'est un article pour mon journal, on testait, enfin, un truc.

— Ouais, on y croit vachement ! dis-je outré par le fait que je ne goûterais sans doute jamais de cassoulet végétarien.

— Attends, Rom', j'vais tout t'expliquer, tenta piteusement Rose-Marie.

— Te donne pas cette peine, gamine, le vieux Didier a vu clair dans votre jeu, dis-je sûr de moi. On a retrouvé la camionnette des voleurs avec notre matos pour le journal, les malabars qui ont fait le coup ont un faciès assez asiatique, genre des cousins à toi, Amanda, et ils viennent de Paris... Ensuite, faut pas être devin pour comprendre que tu t'es faite virer de ton canard pour gouines : quand on dirige un mag' à Paris, on vient pas en semaine à Clermont-Ferrand, d'abord.

— C'est vrai maman ?

— Euh, je...

— Bien sûr que c'est vrai ! Elles sont ensemble depuis le début, ces deux traînées ont voulu te piquer tes idées, mon fils, c'est elles qui ont organisé le vol ! Pas étonnant que les Chinois soient rentrés sans faire de bruit, vous leur avez ouvert la porte !

— Viens, on se casse ! dit Rose-Marie paniquée en attrapant Amanda par le bras.

— Ouais, c'est ça, barrez-vous, pauvres cinglées ! dis-je pendant que les deux femmes partaient piteusement de ma baraque.

— Putain, j'y crois pas..., se lamenta Romarin.

— T'inquiète, petit, j'ai de quoi te remonter le moral !

Une heure plus tard, nous étions tous deux dans la position la plus enviable de l'homme hétérosexuel : serrés comme des harengs dans le strip club/friterie ambulante « Chaudes et croustillantes » garé sur le parking d'un Bricorama, bercés par les effluves de graillon en glissant quelques biftons dans des strings mous en compagnie des pervers du coin en imper aux lunettes triple foyer qui même à moi me filaient les chocottes.

— Alors, elle est pas belle la vie ? dis-je en me délestant d'un billet de cinq euros pour encourager une grosse naine qui se déhanchait de manière hésitante.

— Euh, si, si, c'est bien, répondit Romarin, un peu gêné.

— Allez, gamin, fais pas ta sainte nitouche, tu peux attaquer mon cornet XXL ! m'écriai-je en lui proposant mes frites/mayo.

— Didier, faut que je te demande un truc : c'était qui mon père ?

— Oublie ce type, goûte mes frites, dis-je en lui tendant le cornet. Et si je t'adoptais ?